

Apprendre à lire les événements mondiaux

Où est l'anthroposophie dans la crise du corona ?

Irene Diet

« Nous vivons une époque catastrophique. Il serait bien sûr tout à fait faux de croire que ce qui est catastrophique dans le sens de Noël doit l'être aussi dans le sens de Pâques. Mais du catastrophique d'aujourd'hui peut justement résulter l'inverse, l'œuvre humaine au sens le plus élevé, si l'humanité trouve les moyens et les voies pour apprendre des événements et les observer dans un esprit juste ».

Rudolf Steiner le 16 décembre 1917, in : GA 180, p. 71 et 73.

Conditions préalables

La crise du corona¹ nous domine depuis deux ans déjà. Beaucoup de choses ont été écrites, pensées et dites à ce sujet. On a déploré la maladie, on l'a analysée, on a essayé de la comprendre ; le virus a été remis en question, mille fois représenté, remis en cause ; la suppression des droits fondamentaux a été qualifiée d'atteinte à la liberté ou, au contraire, défendue. Les déclarations sur la nature et le contexte de cette crise ont été et sont aussi nombreuses que variées, même si les unes dominent la presse et la politique officielles, les autres (seulement) la presse officieuse, d'opposition.

On trouvait et on trouve presque la même diversité chez les anthroposophes. Ici aussi, jusqu'à aujourd'hui, on parle de la crise du corona et on écrit à son sujet, ici aussi les opinions se bousculent et se contredisent. On a toujours à nouveau vu des tentatives de considérer et juger les événements d'un point de vue correspondant à l'anthroposophie. Mais la plupart du temps, ces tentatives n'ont été que peu différentes de celles des autres, des « non-anthroposophes » ; souvent, on s'est limité à certains éléments empruntés à l'anthroposophie, qu'on extrayait de celle-ci pour les faire entrer dans la vision habituelle.

Mais le temps est venu de dépasser cette approche. Il s'agit de rechercher un point de vue qui corresponde avec pertinence à l'anthroposophie de Rudolf Steiner. Il est évident que ce point de vue doit se distinguer radicalement de tous les autres. Il ne peut pas s'agir seulement d'éléments isolés jugés différemment. Car le point de vue de l'anthroposophie sur l'essence de l'être humain est fondamentalement différent de celui des sciences et des manières de voir actuelles. Il ne peut s'agir de plaquer quelque chose de soi-disant « spirituel » sur les modes de pensée et de représentation existants ; le mode de pensée et de représentation lui-même doit être totalement différent. Car ce qui doit se développer à partir de l'anthroposophie de Rudolf Steiner et y correspondre, ce sont les conditions de la pensée et de la faculté de représentation elles-mêmes, pas seulement certains soi-disant « contenus de connaissance ». Il s'agit du « comment » qui habite le regard lui-même et oriente ce regard ; il s'agit du fondement de la connaissance, qui ne peut résulter que d'une structure d'âme totalement différente ; il n'est donc en aucun cas question d'une quelconque « clairvoyance », qui croit effectivement voir des choses non sensorielles, mais qui, du point de vue de la structure d'âme, ne se distingue pas de l'ordinaire.

Une telle approche ne peut se former et s'éduquer qu'à partir des textes de Rudolf Steiner². Car ce sont ces textes qui, si l'on s'y engage vraiment, portent en eux la possibilité de « renverser » en quelque sorte l'activité psychique intérieure. C'est avec un tel « regard », formé à partir des textes de Rudolf Steiner, que nous nous risquons à l'étude qui suit.

*

1 Pour comprendre pourquoi Irene Diet préfère le nom corona à celui de covid p. ex., et le sens qu'elle relie à ce mot, voir notamment son article *La crise du corona comme crise de la connaissance* – <https://ignisverlag.com/wp-content/uploads/2021/06/Crise-corona-comme-crise-connaissance-mis-en-page-pr-E-et-N-1.pdf> ; dans la présente traduction, j'ai personnellement utilisé parfois le mot covid, pour éviter les répétitions, mais l'auteure a fait le choix de se limiter au mot corona (ndt).

2 Le chemin dans cette direction, j'ai tenté de le présenter dans la mesure du possible. Voir à ce sujet : Diet, Irene, *De l'apprentissage de la lecture des écrits de Rudolf Steiner. Le secret de sa langue*, 2^e partie, éd. IGNIS, 2021.

Au cœur de la crise du corona agissent des forces qui sont plus fortement et plus intrinsèquement liées à l'être humain (ou mieux : au devenir humain) que les questions qui, pour ainsi dire, flottent « à la surface ». Mais à cet égard, il s'agit d'inverser le regard qui, sans cesse, est « tourné vers l'extérieur » ; il faut en quelque sorte « retourner » au plus profond de soi-même, pour trouver le nouveau regard. Il faut surmonter les représentations et la pensée attachées aux brides des événements et des suppositions, des peurs et des craintes ; ce n'est qu'alors qu'un nouveau questionnement et une nouvelle recherche peuvent commencer.

Le point de vue recherché ici ne se profile que quand on commence à se demander « comment » : comment cette crise se présente-t-elle à nous ? Comment vit-elle en l'homme ? Que « fait »-elle en lui, que se passe-t-il dans les profondeurs subconscientes de l'âme humaine ? Et surtout : comment puis-je observer le « faire » de cette crise, comment puis-je y agir ? Comment puis-je trouver le geste de l'âme qui correspond à l'état d'esprit qui habite les profondeurs de la crise ?

Que, tout comme les maladies, les crises ne soient pas seulement des fatalités à déplorer, mais que dans chacune d'elles, tout comme dans chaque maladie, réside l'élément moteur de l'évolution – cela fait partie des idées fondamentales d'un anthroposophe. Et pourtant, cette vision fondamentale semble presque oubliée, dans le tourbillon des événements. Mais maintenant que ce tourbillon se calme, il s'agit d'encourager à changer le point de vue habituel et à oser ce regard nouveau et inhabituel³. Cela est plus nécessaire que jamais, car nous touchons ainsi à la sphère d'expérience de notre subconscient, dans laquelle nous plongeons chaque nuit, d'où nous recevons nos impulsions vitales et, surtout, qui détermine notre vie après la mort. Or, cette sphère d'expérience est la seule où nous pouvons trouver le sens caché inhérent à chaque crise et à chaque maladie. Et justement aussi à la crise du corona.

*

Combien une telle manière de faire, tout à fait inhabituelle, est en opposition par rapport aux événements visibles, cela apparaît clairement au travers du fait que, au cours de cette crise, une forme d'« anthroposophie » soit apparue qui a fixé les regards sur ce qui était capable d'occulter, voire d'annihiler le point de vue recherché ici. C'est ainsi que, dans les événements mondiaux, le pôle opposé à ce que je recherchais est apparu sous le nom d'« anthroposophie ». Il existe donc un lien entre mes préoccupations et ce courant ; les deux sont diamétralement opposés. C'est la raison pour laquelle je souhaite commencer mon exposé par la caractérisation de ce phénomène.

La clairvoyance « anthroposophique » dans la crise

Presque simultanément sont parus deux livres qui doivent être qualifiés de best-sellers si l'on considère l'intérêt qui leur est porté. Les deux ont été écrits par des « clairvoyants » qui se réclament de l'anthroposophie, et les deux s'inscrivent de manière caractéristique dans les événements actuels. En effet, tandis que l'un présente la maladie du corona comme durable et nuisible au plus haut point à l'être humain, et recommande donc (en tant que moindre mal) les vaccinations par ARNm⁴, l'autre prend la position exactement opposée : ici, c'est la vaccination elle-même, qui doit entraîner à peu près les mêmes conséquences que celles qui, selon l'autre livre, seraient provoquées par la maladie⁵.

Ainsi, deux des clairvoyants « anthroposophiques » les plus connus se réfèrent précisément aux positions diamétralement opposées qui, de toute façon, dominant déjà la discussion dans le monde entier – mais tous deux de la même manière. C'est-à-dire que, par le moyen d'une soi-disant « clairvoyance », ils ajoutent une dimension supplémentaire à la calamité dépeinte par les politiques et leurs détracteurs. Alors que le grand public ne craint « que » les conséquences physiques de la maladie ou de la vaccination, la peur s'étend à un autre domaine : celui de ce qu'on nomme le « spirituel ». Les deux clairvoyants arrivent en effet à la

³ Voir également mes précédents essais sur le corona, résumés dans : Diet, Irene, *Corona - Der Kampf um die Krone*, éd. IGNIS, 2021.

⁴ Von Halle, J., *Die Coronavirus-Pandemie II. Weitere anthroposophische Gesichtspunkte*, Dornach, 2021.

⁵ Mayer, Thomas, *Corona-Impfungen aus spiritueller Sicht. Auswirkungen auf Seele und Geist und das nachtodliche Leben*, Raubling 2021.

conclusion que l'être humain perd justement son « moi » : l'un des groupes par la maladie, mais l'autre par la vaccination.

L'« anthroposophie » revendiquée par ces clairvoyants apparaît ainsi sous une triple forme : premièrement en répétant et en aggravant la polarisation, déjà totalement dominante, des groupes humains qui se font face ; deuxièmement en ajoutant à cette polarisation une autre dimension plus essentielle (celle du prétendu « spirituel ») et, ainsi, en renforçant la peur qui règne déjà ; troisièmement, en réduisant – explicitement – la valeur de l'anthroposophie à une prétendue « clairvoyance », censée représenter la soi-disant « réalité », de la même manière que ce qu'on entend aujourd'hui généralement par « perception ». Comme on peut facilement le constater dans ces livres, les résultats de cette « clairvoyance » se présentent à l'œil intérieur de la même manière que la soi-disant « perception »⁶.

Les deux « clairvoyants » affirment que ce n'est que par la clairvoyance qu'ils pratiquent qu'on peut parvenir aux connaissances décisives. En même temps, il s'agirait là du seul moyen de sortir, tant bien que mal, de la fatalité où nous sommes plongés. Le premier livre, rédigé par Judith von Halle, recommande comme seule issue s'offrant encore à l'individu ce qu'elle nomme un « chemin de formation anthroposophique » – consistant en une méditation intensive –, chemin qui peut encore être parcouru lors du temps gagné grâce à la vaccination contre le coronavirus. Dans le second livre, par contre, rédigé par Thomas Mayer⁷, l'auteur et ses collègues deviennent eux-mêmes la solution. Ici, ce sont eux qui prétendent, par une « guérison spirituelle », sauver ceux dont l'esprit a été durablement endommagé, jusqu'au-delà de la mort, par la vaccination.

Les deux ouvrages dominent durablement les discussions. Ainsi, cent ans après la mort de Rudolf Steiner et au milieu d'une véritable crise de l'humanité, une « clairvoyance » prétendument issue du chemin de formation anthroposophique apparaît sur la scène des événements mondiaux. Une « clairvoyance » qui – comme toutes celles de ce genre – exclut l'essentiel de ce qui doit importer aujourd'hui : une activité intellectuelle et psychique intérieure qui se développe par elle-même, dans un vécu dynamique des événements mondiaux, une participation intérieure à ces événements.

Les résultats atteints par les deux « clairvoyants » semblent certes contradictoires ; mais du point de vue que nous recherchons ici, cette opposition s'efface. C'est en effet le même « esprit », qui s'exprime à travers eux ; c'est l'esprit qui ne peut se maintenir que dans son abrupte dualité. Mais cette polarité exacerbée par les « clairvoyants » se surmonte d'elle-même, dès l'instant où est tenté le nouveau regard visé ici, formé à l'anthroposophie de Rudolf Steiner.

Un prétendu « mal absolu »

Le monde de représentations utilisé dans ces livres est extrêmement matérialiste. En effet, en les lisant, on peut littéralement « voir » les « images » que les clairvoyants respectifs avaient en tête, lorsqu'ils les ont écrits : des images d'un « Je » conçu jusque dans l'espace, qu'on peut toucher et manipuler physiquement, auquel sont associées des entités (supérieures et inférieures) semblant plutôt issues des mondes de la littérature ou du cinéma fantastiques que d'un véritable phénomène suprasensible.

Le fait que le soi-disant « mal » soit présenté dans ces ouvrages comme un absolu, ce fait est conforme au matérialisme occulte qui se manifeste dans les deux livres⁸. À ce « mal absolu » s'oppose brutalement un « bien absolu » – incarné chaque fois par le point de vue d'un des deux auteurs. Le « mal », tel qu'il a été prêché par l'Église catholique pendant des siècles, n'a pas d'autre fonction que d'être éradiqué par le « bien » absolu. Car le « mal » absolu se présente à l'être humain de l'extérieur, comme totalement étranger à sa nature – comme le diable, comme une infection virale ou, justement, comme un vaccin. Et tout comme on

6 Nous touchons ici au cœur de l'anthroposophie de Rudolf Steiner : dans ce qu'il nomme clairvoyance, en effet, le rapport entre la perception et la pensée est différent, dans son essence, de celui que nous pensons vivre dans la conscience ordinaire. Il n'est pas possible ici d'entrer dans les détails de cette question fondamentale.

7 À ne pas confondre avec son homonyme Thomas Meyer (avec un « e »), rédacteur en chef de la revue *Der Europäer* et responsable des éditions Perseus (ndt).

8 Dans les deux livres, on ne parle pas (ou plus) de Lucifer et d'Ahrimane, mais d'« Asuras » et d'« êtres soratiques ». Ces derniers sont cependant conçus comme étant en-dehors du processus du devenir de l'être humain.

doit échapper au diable, on doit aussi échapper à la maladie (grâce au vaccin), ou alors c'est au vaccin lui-même qu'on doit échapper.

Il est facile pour l'homme de se représenter un « mal » absolu auquel il doit faire face, puisque, avec cette représentation, il se croit toujours du côté du « bien », conçu comme tout aussi absolu. Ainsi, il n'a pas besoin de se penser à l'intérieur des processus et peut rester un spectateur « passif », qui juge de l'extérieur. Mais ce qu'on appelle le « mal » est une part nécessaire de l'être humain lui-même ; part qui, parce qu'il est composé de deux entités⁹, entre en action chaque fois qu'il reste dans une inactivité mentale et spirituelle. Car le « bien » n'est rien d'autre qu'un équilibre à atteindre dans l'activité intérieure, équilibre qui n'existe que tant que cette activité intellectuelle et psychique perdure. Or, cette activité intérieure naît de et dans l'interaction avec ce qu'on appelle le « mal » ; car celui-ci est l'élément des événements mondiaux qui, seul, rend possible le développement de l'homme. Aujourd'hui tout particulièrement, le soi-disant « mal » a une mission cosmique centrale¹⁰.

Au lieu de déplorer l'apparition d'un « mal » (la maladie ou le vaccin), il s'agit de surmonter la force de suggestion qui émane d'un tel « mal » présenté de manière absolue. Le simple fait d'essayer d'en détourner le regard et de s'impliquer dans l'événement en le vivant fait appel à une force intérieure de l'âme, qui jusque-là était restée inactive. Et à l'aide de cette force d'âme, deux niveaux peuvent devenir visibles, sur lesquels, à l'intérieur de l'âme, la crise du corona voudrait agir.

Mais la tentative de s'ouvrir à cette intériorité de l'âme se heurte à une forte résistance : l'intellect, dans son besoin incessant de reconnaître et de renforcer sa propre position dans l'événement, l'intellect occulte ce dont il s'agit ici : le « comment » de l'événement, qui conduit à des expériences de l'âme qui – si elles pénètrent dans la conscience –, sont extraordinairement significatives. Pour tourner le regard vers ce « comment », il n'est pas nécessaire d'abandonner les idées qui peuvent se former sur les événements de la crise du covid ; il s'agit simplement d'en détourner le regard et, dans un premier temps, d'envisager les phénomènes qui peuvent se développer dans l'expérience de la crise. Au centre de l'attention ne doivent plus se trouver les pensées et les idées concernant le contexte, les dangers, les développements futurs possibles, etc., mais ce qui a été vécu au cours des deux dernières années. Si l'on parvient à cela, on découvre des niveaux d'expérience qui ont été fortement stimulés par la crise du corona, et qui révèlent une essence semblable à celle qui est propre, également, à l'œuvre de Rudolf Steiner.

Le monde onirique et dégradé de l'intellect

Pour « apprendre à lire » l'essence qui se manifeste dans les événements du monde, la première chose à faire est de se détacher des éléments isolés, contestables de ces événements. Ces éléments appartiennent en effet au monde des représentations, monde qui occupe et anime l'homme moderne, et où, du matin au soir, il tisse en rêvant. C'est le monde de l'intellect mort, où se forment les opinions et les croyances ; c'est ce monde qui, toujours, est dominé par les oppositions polaires, inconciliables, mais qui ne sont que des apparences d'oppositions, car elles reposent sur la même base non véridique.

9 Rudolf Steiner nommait Lucifer et Ahrimane ces deux entités qui constituent ce qu'on appelle le « mal ». Ce « mal » est une part immanente des événements du monde, sans laquelle le développement de l'être humain serait impensable. Cela ne peut être compris que dans sa dualité, car les deux côtés de ce « mal » s'incarnent toujours lorsque l'homme perd ce centre qui, seul, constitue son humanité. Voir entre autres Rudolf Steiner, *L'évolution cosmique*, Éditions Anthroposophiques Romandes, 1989, GA 132.

10 « *Maintenant que le Christ doit à nouveau apparaître dans l'éthérique, qu'une sorte de mystère du Golgotha doit à nouveau être vécu, le mal aura une signification similaire à celle de la naissance et de la mort pour la quatrième période post-atlantéenne. Au cours de celle-ci, c'est à partir de la mort que le Christ Jésus a développé son impulsion pour l'humanité terrestre. Et l'on peut dire que c'est à partir de la mort qui a eu lieu que s'est formé ce qui s'est infiltré dans l'humanité. – Ainsi, d'une manière étrange et paradoxale, c'est à partir du mal que l'humanité de la cinquième période post-atlantique est conduite au renouvellement du mystère du Golgotha. Par l'expérience du mal s'accomplit le fait que le Christ peut à nouveau apparaître, de même que, lors de la quatrième période post-atlantéenne, il est apparu par la mort.* » R. Steiner, conférence du 25 octobre 1918, in : GA 185, p. 103 sq.

L'être humain d'aujourd'hui est cependant loin encore de pouvoir se détacher de son monde de représentations créé par l'intellect. Dans une conférence donnée le 4 octobre 1922 dans le cadre du cours pédagogique pour la jeunesse, Rudolf Steiner décrit comme suit cette difficulté :

« L'intellect a quelque chose de terriblement séduisant, car en lui tous les hommes se croient éveillés. Mais il ne nous apprend rien sur le monde. Car en réalité, l'intellect ne fait que rêver le monde. (...) Par lui, on n'est plus en relation objective avec le monde. L'intellect est ce qui continue à penser automatiquement, après qu'on ait été depuis longtemps coupé du monde¹¹ ».

Lorsqu'on essaie de surmonter le caractère « *terriblement séduisant* » de l'intellect et de son monde de représentations, et de prendre en compte ce qui est effectivement vécu et expérimenté, la première chose qui se produit est qu'on comprend que cette crise est directement liée à la **d o m i n a t i o n** d e s **m é d i a s** sur le plan mondial. Ce sont les médias qui nous ont appris l'existence d'une pandémie à laquelle on a donné le nom de « corona » ; c'est suivant les médias que nous avons formé notre opinion sur le déroulement de cette pandémie ; c'est en lien avec les médias que sont nées les craintes et la résistance à la politique du covid. Cette domination des médias officiels a entraîné dès le début un fort mouvement d'opposition, qui, sur le même « réseau », s'est propagé parallèlement aux informations sur une pandémie mortelle de corona : puisque l'individu n'a généralement pas vécu la pandémie dans sa propre chair, sa réalité a été remise en question. Sans ce « réseau » électronique, cette crise ne se serait pas déroulée comme elle l'a fait. En effet, c'est à ce « réseau » (auquel j'associe tous les médias publics et privés) qu'on doit la connaissance de cette situation.

Jamais auparavant il n'y a eu une crise, dans l'humanité, dont on n'a appris l'existence que par les médias et qui – au sens d'une pandémie mortelle – est restée pour la plupart des gens un phénomène médiatique¹². Ce qui est devenu une expérience pour l'individu, outre la médiatisation, ce sont les mesures prises par les gouvernements, en réaction à une pandémie dont on n'a toutefois appris l'existence que par les médias. – Il ne s'agit pas ici de mettre en doute le fait que le « corona » est une maladie qui peut entraîner la mort. Il ne s'agit pas non plus de discuter les questions de savoir si les mesures telles que le confinement, l'obligation de porter un masque, etc., auraient précisément ou non empêché cette expérience directe d'une mortelle maladie de masse. Nous cherchons ici un point de vue qui ne veut pas considérer le processus auquel nous avons affaire à partir d'un « et si ? », mais à partir de son déroulement effectif. Cette recherche ne vise pas à prendre en compte les différentes possibilités, mais uniquement l' **e x p é r i e n c e** **d i r e c t e** qui a pu être faite avec et dans la crise du corona. Mais ce point de vue est difficile à obtenir, car l'intellect (rendu encore plus étranger par la présence des médias) tend toujours à ignorer ou du moins à effacer la différence de nature entre la représentation et l'expérience réelle. La première chose à faire est donc de rechercher consciemment cette différence. Mais cela nécessite une activité intérieure qui consiste à considérer et à examiner son propre monde de représentations. D'où me vient cette opinion ? Quelle est la cause qui me fait penser, supposer, soupçonner ou craindre telle ou telle chose ? Où s'arrête l'idée qui s'est formée à partir d'une chose entendue, lue ou « vue » dans les médias, et où commence l'expérience réelle ?

Ce qui est essentiel pour notre recherche, c'est que – au sein de l'anthroposophie – le rôle dominant des médias s'est manifesté d'une autre manière encore pendant la crise du corona : c'est-à-dire, comme nous l'avons exposé plus haut, sous forme de clairvoyance médiumnique. Il s'agit là d'une forme particulièrement insidieuse de « domination médiatique » ou de « médiumnisme », puisque cette « clairvoyance » n'est rien d'autre qu'une rêverie automatique de représentations intellectuelles qui vont au-delà de l'intellect normal. C'est dans ce monde illusoire, polaire et onirique que se forment les images médiumniques, qui peuvent pousser jusqu'à l'extrême les opinions déjà dominantes, les pousser jusqu'à l'anxiogène et au fantastique : jusqu'à un prétendu suprasensible qui – tout comme le monde des médias informatiques – appartient en

11 GA 217, S. 37 (dans l'original).

12 Il ne s'agit pas ici de nier l'existence d'une maladie à laquelle on a donné le nom de « corona » ou « Covid 19 ». Mais cette affirmation se justifie si l'on se demande « comment » nous avons appris l'existence de cette maladie et, surtout, d'une « pandémie ». Nous ne discuterons pas ici de la question de savoir s'il y en a ou non effectivement eu une.

fait au monde infrasensible¹³. Le signe en est une passivité intérieure, où doit tomber le « spectateur » des médias informatiques comme le lecteur des livres en question. Cette passivité intérieure a pour conséquence que, chez ce « spectateur » (le lecteur devient lui aussi un « spectateur »), des représentations et des opinions se forment sans aucune activité psychique et spirituelle propre. Or, ces représentations occupent l'inconscient et sont à la base des manipulations de masse qui jouent un rôle croissant, depuis l'avènement des médias au 20^e siècle. Elles peuvent en effet éveiller des peurs et des désirs plus profonds et les renforcer énormément. La crise du corona est un exemple de peurs de la mort ainsi poussées à la surface.

Le dépassement de l'intellect visé ici – et l'apparition des « clairvoyants » médiumniques le montre de manière impressionnante –, ce dépassement ne peut donc pas être atteint par le biais des mondes des sentiments ou des sensations auxquels les médias se rattachent toujours ; ces mondes ne sont rien d'autre qu'une expression de cette sphère onirique dont parle Rudolf Steiner. Un réveil de cette sphère de rêve devient possible lorsqu'on trouve une activité psychique et spirituelle intérieure, partant de la pensée et formée par le travail sur l'œuvre de Rudolf Steiner, activité capable de s'appuyer sur elle-même. Reconnaître le rôle de l'intellect dans l'intériorité de notre âme est le premier pas vers une telle activité intérieure.

Le monde virtuel comme facteur de développement

Si nous adoptons le point de vue de l'expérience immédiate, une particularité de cette crise apparaît qui la distingue nettement des crises que l'humanité a traversé précédemment : lors des guerres mondiales, des révolutions, ou encore des épidémies de peste du Moyen-Âge, personne n'avait besoin d'être convaincu de la réalité de la guerre ou du danger de peste. L'individu était témoin direct de l'événement et y participait ; il ne l'apprenait pas par les médias, mais le vivait « dans sa propre chair ».

Dans les périodes de guerre ou de révolution, les faits étaient toujours d'une nature telle qu'il n'était ni possible, ni nécessaire de discuter de leur « réalité » : c'était cette « réalité » elle-même qui s'imposait toujours à nouveau et de manière extraordinairement douloureuse. De plus, il fallait le plus souvent lutter pour sa survie, de sorte qu'il ne restait aucune place pour des discussions sur le « vrai » ou le « faux ». La différence avec l'époque des épidémies médiévales, qu'on associe volontiers à la crise du corona, est encore plus nette. Pendant ces épidémies, il aurait été impensable qu'on se dispute à leur sujet ; ici valait un seul mot d'ordre : sauve qui peut ! Songez au fait que la peste du 14^e siècle a exterminé un tiers de la population européenne. Dans certaines villes, comme Paris, c'est même la moitié des habitants qui a péri, en une année¹⁴.

Le phénomène consistant à considérer les médias comme un fondement équivalent à l'expérience, et remplaçant l'expérience directe, ce phénomène a connu lors de la crise du corona son point culminant. Cette particularité en fait un événement totalement nouveau. Une « réalité virtuelle » s'est plus que jamais imposée, par rapport à la « réalité » vécue dans le monde physique et sensoriel, et a façonné et modelé le quotidien d'une grande partie de la population mondiale. Bien que ce « monde virtuel » nous domine depuis longtemps déjà, il a connu un essor considérable, lors de cette crise. Il est même devenu une « loi », d'abord pendant le confinement, puis indépendamment de celui-ci. Même les écoliers y étaient associés, maintenus de force devant leurs ordinateurs. Nous sommes devenus en quelque sorte une partie d'un « film » où se déroule une infinité de « films » différents, tandis que nous « sautons » de l'un à l'autre (en langage nouveau : « surfons » ou « switchons »). Dans un certain sens, on peut même dire que nous avons contribué à façonner ce « grand » film par nos actions. Car le virtuel de la nouvelle « réalité » ne se résume pas, à mon avis, au fait de regarder un écran. L'arrière-plan (occulte) de ce comportement est l'incapacité croissante à faire la

13 La médiumnité est un élément porteur de ce qu'on appelle la « huitième sphère ». Rudolf Steiner s'est exprimé à plusieurs reprises sur ce terme utilisé dans l'occultisme. Voir à ce sujet Diet, Irene, *Die entgeistigte Wiederverkörperung*, IGNIS Verlag, 2021, 3^e édition.

14 Du point de vue recherché ici, la différence avec les épidémies de peste du Moyen-Âge est considérable. Mais ce phénomène illustre particulièrement bien à quel point l'intellect a entre-temps conduit à s'aveugler. L'historien Andreas Rödter explique ainsi que « la pandémie du corona ne peut être comparée qu'à la peste ». La seule différence entre les deux réside dans ce qui suit : « À l'époque, aucun BioNTech, CureVac ou autre n'était en train de développer un vaccin contre la peste. (...) Mais ce qui était similaire », c'est que « l'on apprenait alors, comme aujourd'hui, que le prochain peut être un danger, car il peut nous contaminer ». Voir Leibold, Christoph, *Wie wir sich an der Pandemie erinnern werden*, BR Kulturbühne, 12/01/2021.

distinction entre les représentations et l'expérience réelle. Cette tendance a été à la base de tout ce qui s'est passé lors de la crise du corona, immensément renforcée par les médias, qui « redoublent » en quelque sorte cette erreur fondamentale qui survient toujours lorsqu'on ne fait plus de distinction entre la représentation et l'expérience directe. La domination des médias correspond en effet à la domination de l'intellect chez l'être humain d'aujourd'hui ; les médias sont l'expression poussée à l'extrême, totalement autonome, de l'intellect mort, « *depuis longtemps coupé du monde*¹⁵ ». Par le biais des médias, cet intellect mort se présente désormais à l'homme à partir de l'extérieur, et c'est également « de l'extérieur » qu'il le domine.

Mais comme toujours, chaque développement porte en lui la possibilité d'un développement dans la direction opposée. L'intensification extrême du caractère virtuel des événements, en effet, a aussi créé – dans l'âme humaine qui s'éveille – de nouvelles possibilités de percevoir à jour ces processus ou, du moins, de les intégrer dans le ressenti de l'expérience, et de les y vivre comme une question brûlante et douloureuse.

L'être humain fait l'expérience de plus en plus nette d'une aliénation, d'un éloignement entre lui-même et ses pensées et représentations. Peut-il, dans ces conditions, saisir ce qu'il doit rechercher en tant que « réalité » ? Cette question pressante, qui reste le plus souvent inconsciente, mais qui agit néanmoins dans l'âme humaine, cette question a été renforcée par un autre phénomène, qui a largement marqué la crise du corona : chacun, quel que soit le « groupe » auquel il appartient, a été (et est) sans cesse confronté, via les médias, à ce qu'on appelle les *fake news*. J'entends par là toutes les demi-vérités et contre-vérités qui sont « produites » ou du moins – indirectement – suggérées au « spectateur », sous forme d'images ou de textes¹⁶. Ces *fake news* parcourent presque tous les canaux ; aucune orientation de représentation ou de pensée n'y échappe, et surtout pas les « fact checkers » prétendument indépendants¹⁷. En outre, on peut la plupart du temps observer que la présentation des soi-disant « faits » ne part pas de ces « faits », mais d'une intention précise, visée au travers de ces « faits ». Ainsi, il existe une tendance non négligeable à créer (c'est-à-dire à inventer) des « faits » et à les présenter, par l'image et le film, comme si ceux-ci étaient le reflet d'une « réalité ». La technique actuelle offre d'immenses possibilités, pour cette manière de faire, de sorte qu'il est souvent très difficile de distinguer entre la vérité et le mensonge, vis-à-vis de telle ou telle déclaration étayée par la perception d'images ou de films.

Cette présence extrême de demi-vérités et de contre-vérités dans la crise du corona, qui – soulignons-le encore une fois expressément – traversent toutes les orientations de pensée et de représentation, cette présence a toutefois un « effet secondaire » qu'il ne faut pas sous-estimer. À l'arrière-plan de la crise, qui se caractérise toujours par les informations les plus contradictoires, se trouve une question récurrente : est-ce juste ? Est-ce vrai ? Ou est-ce un *fake* ? Est-ce vrai, ce que je « vois » (dans les médias) ? Est-ce vrai, ce qu'on me montre par les médias et que, par ce même biais, on veut me transmettre ? Comment puis-je savoir ce qui est « vrai » ou « réel » ?

Le besoin, la nécessité de la connaissance – ou, plutôt, la nécessité, la misère de la non-connaissance – afflue depuis le subconscient, jusqu'à la limite de la conscience.

La question de la connaissance fait son entrée dans les événements du monde

Ce besoin, cette nécessité de connaissance a cette conséquence : la question de la réalité, qui sommeille dans l'inconscient de l'être humain, cette question subit une intensification existentielle, dans la crise du corona ; elle est « remontée » à la surface de la conscience et, ainsi, fait son entrée dans les événements eux-mêmes. Pensons p. ex. au fait que même la maladie n'est plus constatée, comme auparavant, à l'aide des symptômes de la pathologie, mais au moyen de certains tests effectués en laboratoire ou à l'aide de certaines substances chimiques. Cette manière de constater l'apparition de la maladie ne peut toutefois pas être vérifiée par l'individu ; des étapes intermédiaires qui lui échappent totalement interviennent. De plus, le virus à l'origine de la crise est lui aussi imperceptible ; ce qui est « vu » (dans les laboratoires) n'est pas le virus lui-même, ni même un agrandissement optique de celui-ci, mais une image produite à l'aide d'un faisceau d'électrons qui passe sur le (supposé) virus, tandis qu'un détecteur reconstitue ensuite

15 R. Steiner, conférence du 4 octobre 1922, in : GA 217, p. 37.

16 Je me distancie ainsi du concept officiel de « fake news ».

17 Voir : *Mit Faktenprüfern wird die Öffentlichkeit manipuliert*, in : Epochtimes, 21 février 2022.

progressivement cette image. Un élément invisible est ainsi transféré dans le monde visible et traité comme s'il était visible. Ce qu'on considère comme des perceptions est soustrait aux organes de perception humains et placé dans un domaine appartenant à la technique la plus complexe, qui a jeté les bases d'une nouvelle « réalité » – la réalité virtuelle. Et pourtant, de telles « perceptions » sont traitées de la même manière que celles auxquelles l'homme accède au moyen de ses propres organes des sens.

Cette manière de procéder des sciences actuelles n'est pas nouvelle ; ce qui est nouveau, c'est que le « virus », p. ex., a été reproduit à l'infini par les médias, qu'on en a parlé sans arrêt et qu'on s'est disputé à son sujet, que tout le monde s'est soudain intéressé aux « virus » et s'est fait une opinion à leur sujet. La possibilité s'est présentée d'observer et de remettre en question la science dans son mode de connaissance. Mais derrière ces questions posées à la science se trouve – d'abord dissimulée – la question de la perception ou de la connaissance d'une « réalité » en général. Car ce n'est pas seulement la « perception » qui a été massivement soustraite à toute possibilité de vérification, mais aussi ce qui est considéré aujourd'hui comme la « pensée », et qui a conduit aux mesures de confinement, etc., et donc à la crise. C'est à l'aide de modélisations mathématiques qu'on a, p. ex., conclu qu'il y avait une crise, et qu'on a anticipé l'évolution future, prédisant ainsi une croissance exponentielle du nombre de malades et de morts dus au corona. C'est ainsi que – et cela s'est présenté à tous, de manière évidente (puisqu'aucune des prévisions principales ne s'est jamais réalisée) – c'est ainsi que s'est imposé un mode de pensée qui exclut dès le départ la réalité, laquelle se caractérise toujours par le fait qu'elle est imprévisible. C'est sur cette pensée totalement étrangère à la vie que se sont fondées alors les « mesures » qui – et cela aussi a été visible pour tous – ont été le plus souvent dépourvues de toute logique, se heurtant ainsi en permanence à une résistance interne de la part éveillée de l'humanité, en ce que ces mesures ont sans cesse appelé à une « correction de la pensée ».

À cela s'ajoute autre chose encore. En effet, ce ne sont pas seulement les fameuses *fake news* diffusées par les médias, qui peuvent éveiller des questions fondamentales chez l'observateur attentif. Si l'on considère le rapport entre les différentes idées et opinions sur les événements et l'évolution réelle des événements en question, on constate que nombre d'entre ces idées et opinions – quel que soit leur positionnement – ont été et sont encore démenties par l'évolution des faits. Ce sont les événements eux-mêmes qui contredisent constamment les contenus de pensée les plus divers. Ce processus n'apparaît toutefois dans la conscience que lorsque des représentations passées au sujet d'une évolution future sont mises en relation avec cette évolution telle qu'elle s'est effectivement produite.

Le fait que les contenus des représentations s'effacent toujours à nouveau, par les voies les plus diverses, ce fait a une importance qu'il ne faut pas sous-estimer. Ainsi se rompt le lien – immédiatement donné dans la conscience normale – entre le contenu d'une déclaration (ou d'une pensée) et celui qui veut recevoir la déclaration (ou la pensée). Ce lien ne subsiste en effet que tant que la conscience est emplie de représentations (c'est-à-dire de « contenus »). Si ces contenus s'effacent, il en résulte un vide qui est extrêmement angoissant. Car ce vide de contenu est l'expression de la proximité du seuil du monde spirituel ; le monde des objets commence à se montrer dans son irréalité, le véritable caractère de ce monde des objets n'étant rien d'autre qu'une apparence, une « maya ».

Mais en même temps que la mise à jour de ce caractère illusoire du monde des objets, quelque chose d'autre se produit : celui qui cherche la connaissance fait l'expérience de son désir (inassouvi) de connaissance et, ainsi, il obtient la possibilité de reconnaître comme tel ce désir inassouvi. Le lien, immédiatement donné – et donc caché –, dans la conscience ordinaire, entre le contenu d'une pensée et celui qui la pense, ce lien devient une question ; le penseur lui-même apparaît dans la conscience, dans son activité de penseur.

Avec la crise du corona, cette question essentielle de l'être humain fait son entrée dans les événements mondiaux, d'une manière plus manifeste que jamais. Dans sa « Philosophie de la liberté », Rudolf Steiner l'a désignée comme la première des deux « *questions-racines de la vie de l'âme humaine*¹⁸ ». C'est la question

18 Rudolf Steiner appelle « *questions-racines de la vie de l'âme humaine* » les deux questions dans lesquelles cette âme se tient, où elle est « enracinée ». Voir R. Steiner, *La philosophie de la liberté*, éd. Novalis, 1993, GA 4, p. 17.

de « *l'origine et de la signification du penser*¹⁹ » pour l'être humain. Le processus plus profond lié à cette « question-racine » reste toutefois caché à la conscience ordinaire, car il porte en lui des forces qui, si on les laisse s'exprimer, sont vécues comme des forces de mort. Les contenus de représentation et de pensée sont massivement détruits et, derrière eux, ils ne laissent – dans un premier temps – rien d'autre que le néant. Dans le cadre du cours de pédagogie pour la jeunesse, Rudolf Steiner a donné une conférence sur le thème du « néant ». Dans cette conférence du 4 octobre 1922, déjà citée plus haut, il explique :

« Depuis le quinzième siècle, l'être humain se trouve face au néant. Son âme est une page blanche. (...) C'est ainsi qu'on est entré dans le vingtième siècle, et c'est là que ce sentiment s'est intensifié : on se tient en face du néant et l'on doit trouver quelque chose à partir de l'être humain »²⁰.

Mais que trouver dans ce néant ? Il n'y a tout de même rien, là ! Pour la conscience ordinaire, en effet, rien ne remplace les contenus détruits ; l'intellect obscurcit toute possibilité de se faire une idée claire des processus réels.

Réveil dans la sphère de la volonté : la question de la liberté apparaît

Parallèlement à la question de la connaissance qui surgit, la crise du corona agit encore à un autre niveau : celui de la volonté ou de l'action. Les mesures prises par les gouvernements, presque partout dans le monde, entraînent en effet des phénomènes qui exercent une immense influence sur le niveau d'expérience que nous recherchons ici. De larges couches de la population ont dû abandonner temporairement leur vie habituelle. Que ce soit par des confinements, le port du masque ou l'exclusion des personnes non vaccinées de la vie publique : les décisions prises depuis deux ans par les gouvernements restreignent les gens dans leurs activités habituelles. Mais ces restrictions ont une conséquence essentielle : la sphère de la volonté entre dans la conscience. La réaction a été rapide et claire, dès le début : on a protesté contre la restriction de la « liberté ».

Rarement auparavant, la « liberté » avait joué un rôle aussi central dans la vie sociale ; rarement auparavant, elle était apparue comme une revendication aussi massive et mondiale. Mais nous touchons là à la deuxième question-racine de la vie de l'âme humaine. Rudolf Steiner la décrit ainsi :

« L'homme, en tant qu'être de volonté, peut-il s'attribuer la liberté ? Ou bien cette liberté est-elle une simple illusion qui naît en lui du fait qu'il ne distingue pas les fils de la nécessité auxquels son vouloir est suspendu, tout autant qu'un phénomène de la nature est suspendu à ces fils ? Cette question n'est pas le fruit d'une pensée artificielle. Elle se présente à l'âme de manière tout à fait naturelle, quand celle-ci se trouve dans une certaine disposition. Et l'on peut sentir que l'âme perdrait quelque chose de ce qu'elle devrait être, si elle ne se voyait pas placée, à un moment donné et avec le plus de sérieux possible, devant ces deux possibilités : liberté ou nécessité du vouloir.²¹ »

« *Mais ce qui est essentiel* », poursuit Rudolf Steiner, « *c'est que les expériences de l'âme que l'être humain doit vivre au travers de la deuxième question dépendent du point de vue qu'il est en mesure de prendre vis-à-vis de la première question*²² ». Car c'est dans ces deux questions, qu'il appelle « questions-racines de la vie de l'âme humaine²³ », que s'exprime l'âme de l'être humain. Ces questions englobent les deux aspects du devenir humain et sont donc intrinsèquement liées entre elles. L'œuvre fondamentale de Rudolf Steiner, « La philosophie de la liberté », est l'acte spirituel de création de ces deux racines de l'âme et de leur liaison intrinsèque.

19 Ibid., p. 41.

20 In: GA 217, S. 33. Mise en exergue par moi – I.D.

21 R. Steiner, *La philosophie de la liberté*, op. cit., p. 17.

22 Ibid., mise en exergue par moi – I. D.

23 Ibid.

Le fait que la « Philosophie de la liberté » ne soit pas une construction intellectuelle, mais une création de réalité, ce fait apparaît à ce stade de notre réflexion. Le lien essentiel qui existe entre ces deux questions fondamentales est en effet un élément central de la crise du corona. Cet élément se manifeste de différentes manières.

D'une part, les mesures prises par les gouvernements, qui sont vécues comme une restriction de la liberté, ces mesures se fondent sur les connaissances d'une science qui exclut totalement la signification du penser. Il s'agit d'une science qui nie « l'essence humaine²⁴ », en prescrivant à l'homme une méthode de connaissance basée sur l'informatique, des modèles et une production d'images par une technique très compliquée, images traitées comme des perceptions sensorielles. Le résultat est l'idée d'un virus qui domine tout et ne peut être combattu qu'à l'aide de masques, d'isolement et de vaccinations. Ce contexte, qui se considère comme un résultat des sciences, est à la base de toutes les mesures qui ont ensuite été comprises comme des attaques contre la liberté. À cela s'ajoutent le rôle des médias, décrit plus haut, et l'altération des événements qui en découle. L'individu n'est pas le témoin direct d'un événement pour lequel il doit être « enfermé » et mis sous tutelle. Le doute s'éveille quant aux images et aux affirmations présentées par les médias.

Les fondements scientifiques et médiatiques sur lesquels repose la politique du corona sont perçus comme faux par un groupe de personnes, et donc mis en doute. Le début d'éveil à la première question-racine de la vie de l'âme humaine – l'objet de la première partie de la « Philosophie de la liberté » – conduit à un vaste mouvement, qui, sur son étendard, écrit la liberté d'action – l'objet de la deuxième partie de la « Philosophie de la liberté ». Les questions fondamentales de l'âme, qui grondent dans les souterrains, entrent ainsi de manière bien visible dans les événements mondiaux et, durant deux années, les façonnent de manière impressionnante.

Toutefois, cette révélation des questions fondamentales de l'âme a lieu dans une sorte de conscience onirique ; l'arrière-plan, la base plus profonde pour une action personnelle, fondée sur un désir de dignité humaine, reste inconscient, chez ceux qui agissent. Et c'est là que l'anthroposophie de Rudolf Steiner intervient, en tant que devoir intérieur des anthroposophes au niveau mondial : dans la contemplation des processus cosmiques, des événements du monde, le « *domaine d'expérience de l'âme*²⁵ » doit continuer à se former, ce qui correspond à l'anthroposophie.

Reconnaître dans les processus cosmiques ce domaine de l'âme conquis dans le travail sur le texte de Rudolf Steiner et, ainsi, donner à ces processus leur véritable sens : c'est en cela que, à mon avis, consiste toujours plus la tâche future de l'anthroposophe. En même temps, l'être de Rudolf Steiner s'éclaire de plus en plus clairement pour lui, car le lecteur anthroposophe ne rencontre plus (seulement) son œuvre sous forme écrite, mais comme un événement du monde.

L'importance de Rudolf Steiner pour le devenir humain devient, grâce à cette découverte, une expérience directe et bouleversante. L'apprentissage de la lecture de « La philosophie de la liberté » est soutenu par la tentative d'apprendre à lire des événements mondiaux, et vice versa. C'est pour ainsi dire dans les phénomènes du monde eux-mêmes que le lecteur peut commencer à chercher l'œuvre de Rudolf Steiner, non pas sous la forme d'un ensemble de propos substantiels, mais comme expérience intérieure de l'être, formée à partir du travail sur le texte de cette œuvre.

Irene Diet a étudié l'histoire et la philosophie (à Leipzig puis à la Sorbonne). Elle est auteure de divers ouvrages et de nombreux articles, principalement dans le domaine anthroposophique, où elle anime aussi des séminaires, des cours et des conférences. Après quelques années d'adhésion à la Société anthroposophique, elle la quitte définitivement en 1996. Elle a cofondé la maison d'édition Ignis. La préoccupation principale d'Irene Diet est de saisir l'essence de l'anthroposophie de manière à ce que celle-ci puisse remplir ses tâches face aux défis du présent.

La version originale allemande de cet article a été publiée sur le site des éditions Ignis et dans la revue *Der Europäer*. La présente traduction est d'Esprit et Nature.

24 Ibid.

25 Ibid., p. 18.